MILJENKO JERGOVIĆ

VOLGA, VOLGA

roman traduit du croate/bosniaque
par Aleksandar Grujičić



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Tous les vendredis, Dželal Pljevljak, chauffeur civil de l'armée, prend le volant de sa Volga, quitte Split, sur la côte dalmate, et se dirige vers Livno, en Bosnie, pour assister à la grande prière de la semaine à la mosquée locale. Le trajet amène ce grand solitaire à revisiter son passé tout en tentant d'apaiser son âme. Mais un soupçon apparaît bien vite : si Dželal nous raconte sa vie sans discontinuer, est-ce pour essayer de tout dire ou plutôt pour faire barrage à des souvenirs douloureux et d'autant plus tenaces ?

On retrouve dans *Volga, Volga* l'œil acéré et la verve impitoyable de l'auteur de *Buick Riviera* et de *Freelander*, deux autres romans mettant en scène des hommes et leur voiture, mais le ton semble ici plus élégiaque, presque recueilli, comme si, cherchant de la poésie dans le trivial, Jergović composait sa *Pavane pour un homme ordinaire*. Ce qui impressionne, pourtant, ce qui emporte, c'est moins la violence toujours en embuscade dans une région malmenée que le riche contraste formel à l'œuvre entre l'intimité profonde, envoûtante, de la voix de Dželal, et la partie centrale, plus documentaire et impersonnelle. Les deux s'enchevêtrent, se contredisent et tissent ensemble une magnifique leçon sur la dignité de l'homme.

MILJENKO JERGOVIĆ

Les œuvres de Miljenko Jergović sont disponibles chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

LE JARDINIER DE SARAJEVO, Nil Éditions, 1995 ; Babel n° 654.
BUICK RIVIERA, Actes Sud, 2004.
LE PALAIS EN NOYER, Actes Sud, 2007.
FREELANDER, Actes Sud, 2009.
RUTA TANNENBAUM, Actes Sud, 2012.

Photographie de couverture : DR

Le traducteur tient à remercier chaleureusement
Frédéric Maria pour son aide précieuse.

"Textes balkaniques"
série dirigée par Aleksandar Grujičić

Titre original :
Volga, Volga
Éditeur original :
Ljevak, Zagreb
© Miljenko Jergović, 2009

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04964-5

MILJENKO JERGOVIĆ

Volga, Volga

roman traduit du croate / bosniaque par
Aleksandar Grujičić

ACTES SUD

à Senad, autrefois

PREMIÈRE PARTIE

SOUS L'ARBRE ZAQQÛM

Je m'appelle Dželal Pljevljak. Ça fait trente-cinq ans que je travaille pour l'armée en tant qu'employé civil. Hier, le colonel Uzelac m'a fait venir dans son bureau, il m'a proposé un café et il m'a demandé si j'avais l'intention de prendre ma retraite. Ils m'ont compté mes annuités comme si j'étais un officier en activité, adjudant première classe, pour être précis. Il y a longtemps que j'aurais dû prendre ma retraite.

Tu aurais déjà pu retourner dans le Sandžak, dans ton village, t'asseoir devant ta maison et te régaler à admirer tes pruniers. C'est ça qu'il m'a dit, tout en me regardant du coin de l'œil, attentif à ma réponse. J'ai dit : Je n'ai pas de pruniers, mon colonel, et je n'ai pas de maison non plus, ma maison, je l'ai cédée à mon frère Ragib qui a déménagé il y a trois ans et qui l'a laissée à ses fils. Eux, je ne les ai pas vus depuis plus de vingt ans, en réalité depuis que je ne suis pas revenu dans le Sandžak, ce qui me fait dire que je n'ai plus ni Sandžak, ni maison, ni pruniers.

Il m'a regardé en hochant la tête comme s'il avait un grand malade en face de lui. Qu'est-ce qu'on va faire de toi alors, mon compatriote, m'a-t-il dit et il s'est mis à tapoter sur mon dossier avec son stylo-plume qui crachotait des gouttelettes d'encre. Elles maculaient mon carnet de service et mes évaluations que j'avais apportées quinze ans plus tôt de Baška Voda. À l'époque, c'est le major Terzić qui les avait cachetées et, conformément au règlement, je n'ai jamais su ce qu'elles contenaient. Je regardais l'encre tomber sur les feuilles écrites à la main, qui rendait le texte parfaitement illisible.

Ç'aurait dû me faire ni chaud ni froid, et pourtant. Je voulais demander au colonel d'arrêter de jouer avec sa plume mais je n'y

arrivais pas, ça ne se faisait pas, et je me suis contenté de fixer cette pointe dorée en espérant qu'il s'en rendrait compte et qu'il arrêterait.

Alors, on fait quoi ? a-t-il fini par dire. Si ce n'est pas trop vous demander, je lui ai répondu, laissez-moi travailler encore un an. Oui, mais à condition que tu règles tes affaires d'ici le printemps, que tu ailles dans le Sandžak voir tes neveux, que tu leur expliques la situation et qu'ils te laissent un bout de terre, pour que tu puisses construire ta maison et planter tes pruniers. Comme ça, d'ici un an, tu pourras t'y installer et attendre tranquillement le printemps pour tailler tes jeunes pruniers pour la première fois. C'est compris, Dželal ? J'ai dit : C'est compris, et je vous remercie, mon colonel, je ne suis pas près d'oublier ce que vous faites pour moi. En effet, tu ferais mieux de ne pas oublier. Si toi, tu l'oublies, alors on est vraiment foutu, les gens perdent la tête, ils ont l'air d'avoir tout oublié, tout ce qui s'est passé et tout ce qui n'aurait jamais dû se passer.

C'est ce qu'il m'a dit avant que je me lève pour partir. Et qu'est-ce qu'on fait alors ? m'a-t-il redemandé avant que je sorte de son bureau. Rien, ai-je dit, demain, c'est vendredi. Et le jour du Nouvel An. Alors, bonne nouvelle année, Dželal ! Vous aussi, mon colonel. Sur ces mots, on a pris congé.

C'est la troisième année que nous avons la même conversation. Le colonel Uzelac me dit que le temps est venu pour moi de prendre ma retraite. Il me demande pour mes pruniers et pour ma maison dans le Sandžak et moi, je n'aime pas mentir, je lui réponds honnêtement que je ne possède rien. Il hoche la tête comme si j'avais une maladie grave et me concède encore un an, à condition que je fasse construire une maison et que je plante des pruniers. Je le regarde et je me demande s'il a oublié ce qu'il m'a dit l'année dernière ou s'il fait semblant de l'avoir oublié. Je préférerais qu'il fasse semblant, sinon ça veut dire que je lui ai menti et que cette année aussi j'ai commis un péché. Comment savoir ?

Il est encore tôt, six heures, le jour ne s'est pas encore levé, mais je dois me mettre en route.

Je descends au garage, le couloir sent la morue et l'urine, j'entends de la musique derrière une porte, des ronflements derrière une autre. Quelqu'un a vomi à côté de l'entrée. Ah ! les jeunes, les parents les laissent pour la première fois sortir avec leurs copains

et qu'est-ce qu'ils font ? Ils prennent une cuite comme s'il n'y allait plus avoir de fêtes. J'occupe mon esprit avec les jeunes pour ne pas l'occuper avec autre chose.

La serrure est rouillée, un jour je vais casser la clé là-dedans. Il faudrait la remplacer. J'y pense tous les vendredis, mais le samedi j'ai déjà oublié. Jusqu'au jour où la clé finira par casser.

Dans la pénombre, la Volga brille comme un piano.

Je la regarde et je me dis qu'elle est vraiment belle. En même temps, une image me traverse l'esprit : c'était en 1969, à la Maison de l'armée à Šibenik, le Centre de communication déménageait et on m'avait sollicité pour prêter main-forte. On attendait un capitaine, slovène, du nom de Mitja Kalc, entre-temps, un soldat s'est assis au piano, il n'a demandé la permission à personne, il s'est mis à jouer, c'est tout. Ce soldat était de Belgrade, blond comme une crêpe, tout menu, jamais je n'aurais retenu les traits de son visage s'il ne s'était pas mis à jouer. Ma foi, il fallait du courage pour le faire devant ses supérieurs !

Je ne sais pas ce qu'il a joué, je ne comprends pas grand-chose à la musique, mais il a vite arrêté.

Personne ne lui a rien dit, simplement, au bout d'une minute, peut-être même moins, il a rabattu le couvercle, il s'est levé et, voilà, c'était fini. Je suis reconnaissant à ce soldat, Dieu seul sait ce qu'il a bien pu devenir, s'il a pu se débrouiller dans la vie ou s'il joue dans des cafés perdus. À moi, il m'a offert le souvenir de cette journée. S'il n'avait pas été là, j'aurais oublié qu'on était en train d'attendre le capitaine Kalc, qu'on était dans la Maison de l'armée à Šibenik, et sans doute oublié que c'était à l'occasion du changement de siège du Centre de communication. Sans ce soldat, ce jour-là aurait disparu comme si je ne l'avais pas vécu. Ce n'est pas rien, que quelqu'un nous sauve un jour de notre vie, même si ce n'est pas volontaire.

Et je n'aurais pas non plus su de quelle sorte de noir est ma Volga. Sans ce piano, je l'aurais regardée ce matin et quelque chose m'aurait manqué.

J'ai vidé le coffre hier soir, j'ai sorti tout ce que j'y ai entassé ces deux dernières années et qui ne m'était plus d'aucune utilité. Il y avait toutes sortes de déchets, comme dans une cave, et on ne peut pourtant pas dire que je n'avais pas fait attention. Certes,

je n'ai pas souvent lavé ni nettoyé ma Volga, une dizaine de fois tout au plus, mais même si je l'avais fait plus souvent, le résultat aurait été le même.

J'ai laissé dans le garage, sur un tabouret, le journal de bord du général Karamujić : c'est un cahier broché d'écolier couleur rouge où il avait noté toutes ses sorties et toutes les fois où il faisait le plein, ainsi que le comportement du véhicule sur la route, ses pannes et les bruits du moteur. Je me suis dit qu'il était plus prudent de ne pas emporter ce journal, qui sait ce qui pourrait arriver et par quel bout on serait capable de prendre ce que mon général a noté. Je n'aimerais vraiment pas qu'on interprète mal quoi que ce soit.

Je vérifie encore une fois tous les recoins et la boîte à gants, il ne faut rien laisser traîner.

Je ne suis pas pressé, c'est le Jour de l'an, tranquille, il n'y aura pas grand monde sur la route. La mer en direction de Brač est grise comme de l'acier, mais la bora ne souffle pas et on ne sent pas le froid. Je ferme la porte du garage derrière moi, je fais attention à ne pas la faire claquer, pour ne pas réveiller les voisins, puis j'attends que le moteur chauffe.

Au deuxième étage de l'immeuble d'en face il y a une fenêtre que j'observe depuis des années.

Le rideau s'écarte, une tête de femme aux cheveux blancs apparaît puis, sans bouger, elle attend que je me mette en route. Elle donnerait tout pour savoir où je vais et elle espère l'apprendre un jour. Tous les vendredis, à six heures quinze pile, alors que le monde autour d'elle dort encore, elle se met à sa fenêtre sachant qu'elle va me voir. Elle écarte le rideau un tout petit peu, juste ce qu'il faut pour passer sa tête, ce qui me fait penser qu'une autre personne dort dans la chambre et qu'elle craint de la réveiller. Elle observe et attend le temps qu'il faut, parfois dix minutes, parfois même une demi-heure. Les autres matins, elle n'est pas là. Je le sais parce que les jours où je pars travailler sur les coups de six heures, je jette un coup d'œil et je ne la vois pas. Je me dis que c'est moi qui la réveille, ou bien sa curiosité. Je me dis aussi que c'est peut-être sa façon de prier Dieu. En m'observant tous les vendredis à six heures quinze par sa fenêtre.

Je pars pour ne pas la faire attendre trop longtemps.

Voici la Volga M24, modèle 1971. Une voiture russe puissante mais qui consomme trop. Je l'ai achetée au général Musadik Karamujić, qui l'avait achetée au général Nikola Ljubičić. Celui-ci l'avait vendue bon marché parce qu'il voulait s'en débarrasser et Karamujić me l'a vendue à moi meilleur marché encore quand il a pris sa retraite.

On dit qu'à l'époque où le général Ljubičić l'a mise en vente, une dépêche de l'état-major était tombée disant qu'on ne voyait plus d'un très bon œil que les officiers conduisent des voitures russes, des Moskvitch et des Zaporozhet. Ljubičić a vendu sa Volga pour donner l'exemple. Karamujić l'a achetée parce que cela lui était égal. Il en plaisantait en prétendant que la dépêche ne le concernait pas : avec un prénom comme le sien, Muzafer, c'est une voiture turque qu'il ne devrait pas conduire, pas une russe.

Puis il entonnait *Volga, Volga* et il savait bien chanter, surtout des chansons russes.

Quand le général Karamujić chantait, les gens autour de lui avaient les larmes aux yeux. Je le dis en connaissance de cause, j'en ai été témoin et j'ai pleuré moi aussi.

Ljubičić, je me souviens, a vendu sa Volga à Karamujić au moment où Nixon était en visite en Yougoslavie. On l'a vu à la télé, en grand apparat, en train de saluer le président américain. Ce jour-là, il ne faisait pas froid, mais quand Nixon a remonté la haie d'honneur et que Ljubičić l'a accueilli, on s'est mis à grelotter. On était une dizaine dans la salle des officiers, trois chauffeurs, le reste, des sergents et des adjudants, le sous-lieutenant Ćesojević aussi. On attendait le major Spirkovski pour partir à Knin, et on tremblait de froid, tous. Ça a duré encore une demi-heure après les informations, on a gardé le silence, personne ne pipait mot. De fait, c'était risqué de commenter ce genre de choses.

Puis on s'est ranimé peu à peu. C'était quoi, tout ça ? a demandé Jozo Komšo en premier, le chauffeur le plus âgé de la division. Rien du tout, camarade Jozo, et tu ferais mieux de ne pas imaginer que c'était quelque chose, lui a répondu l'adjudant Milutinović.

Le lendemain, j'ai fini à l'infirmerie avec les orteils brûlés par le froid. Le docteur, étonné, voulait savoir où j'avais attrapé ça mais je ne lui ai rien dit.

On racontait que Henry Kissinger avait donné l'ordre à ses espions d'établir combien d'officiers et de sous-officiers yougoslaves conduisaient des voitures russes. Ce n'est peut-être même pas vrai, je ne sais pas. C'est ce qu'on disait, c'est ce que j'ai retenu.

Quelques mois après que le général Karamujić a acheté la Volga, sa femme est morte.

C'est arrivé d'un coup, elle n'était pas malade, simplement un jour, elle ne s'est pas levée de son lit. Son cercueil a été recouvert d'un drapeau, celui du Parti communiste, et ses six fils se sont tenus de part et d'autre. Aucun n'a pleuré.

Le général n'a pas permis que sa Milka soit enterrée à Split, elle a été transportée à Sarajevo mais ce geste n'a pas été apprécié et Karamujić a dû subir plus d'un commentaire de la part de ses supérieurs. Les temps étaient comme ça, étranges, tout le monde était à fleur de peau après le Printemps croate, on observait avec beaucoup d'attention le moindre mouvement de tout un chacun. C'est à cause des trois cents minarets qui surplombent Sarajevo qu'il a fait enterrer sa femme dans cette ville ! Turc un jour, Turc toujours ! C'est ce qu'on murmurait un peu partout, même au mess des officiers, mais je ne sais pas qui exactement car je me gardais bien d'écouter quoi que ce soit et si par hasard j'entendais quand même quelque chose, je faisais semblant de n'avoir rien entendu ou j'oubliais aussitôt. C'est ce qu'il y avait de mieux à faire. Surtout pour moi. Le pauvre Musadik n'était même pas croyant, il ne connaissait rien à la religion et n'avait pas d'imam, il se laissait guider par son désespoir, même s'il donnait l'impression d'être un homme jovial, sauf quand il chantait des chansons russes.

Il ne s'est pas remarié, mais il aurait mieux fait. On dit qu'une femme de Split, du nom de Radojka, s'intéressait à lui, mais ça le mettait mal à l'aise devant ses six fils. Les gens racontent n'importe quoi, on ne peut jamais savoir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas.

Il allait tous les dimanches à Trogir laver sa Volga. Il avait sa place là-bas, un robinet dans la cour d'un garage, il prenait un tuyau et une éponge et il y passait presque toute la journée. Les gens aimaient sa compagnie parce qu'il inventait des blagues. Ils l'ont surnommé *notre général* et ça lui faisait plaisir. Karamujić

était né en Bosnie orientale, son père fusillé comme *domobran*, sa mère la gorge tranchée par les tchetniks, il avait grandi dans les orphelinats. Enfant, il ne savait ni d'où il venait ni qui étaient ses parents. C'est pourquoi ça lui faisait plaisir de se faire appeler *notre général* par les habitants de Trogir.

Chaque fois qu'il fallait goudronner des bouts de route ou creuser une canalisation pour faire arriver de l'eau quelque part, les gens de Trogir demandaient à Karamujić d'intervenir auprès des autorités de Split ou de Zagreb. Lorsqu'en 1972 plusieurs personnes ont été mises en prison en tant que partisans de Savka Dapčević et de Mika Tripalo ou parce qu'elles avaient brandi les drapeaux croates et chanté les chansons nationalistes interdites, Karamujić est intervenu à Split pour qu'on les laisse en paix. Le lendemain, elles étaient libres. Je me souviens bien, c'était l'époque des grandes manœuvres militaires nommées Sloboda 72, je conduisais le général à Knin au moment où un policier militaire nous a arrêtés au niveau de Brnaze. Un malabar à la ceinture blanche en cuir, deux mètres, cent vingt kilos, complètement chauve. Sans un poil sur le visage, il avait l'air d'être sorti d'un bain de lait. Il a dit : Mon général, venez avec moi ! Voilà ce qu'il lui a dit, un simple soldat ! Karamujić l'a regardé, il n'en revenait pas, son visage est devenu écarlate et sa main sur l'étui de son pistolet semblait crispée. Il gardait le silence, immobile. Mon général, j'ai un ordre, a dit le malabar et on voyait bien qu'il se fichait éperdument de ce que le général pouvait décider. Quoi qu'il fasse, le soldat accomplirait sa mission. C'est là où j'ai eu très peur.

C'était la première fois que je voyais un soldat tenir tête à un général.

Je suis resté là, à attendre, garé pratiquement au milieu de la route, alors qu'eux deux sont montés dans une DS noire et sont partis. J'avais tellement peur que je n'ai pas trouvé ça étonnant. J'ai appris plus tard qu'ils avaient à peine fait deux cents mètres, jusqu'au restaurant Sunce. Le malabar l'a fait entrer, c'était plein de monde, il y avait de l'agneau au menu, les enfants tiraient les nappes, les mères élevaient la voix pour les calmer. C'était l'été, les gens se rendaient au bord de la mer, il semblait impossible de trouver une table libre. En uniforme de combat, mon général

ne savait pas où le malabar l'avait amené et ce qu'il lui voulait. Il avait l'impression qu'il s'agissait d'une affaire très grave.

Ou bien c'était grave, ou bien cette blague allait coûter à quelqu'un son grade et une mutation à Lastovo.

Dans un coin, assis à une table tout près du comptoir, un homme âgé, en tongs, short et chemise hawaïenne, consultait la carte.

Au premier abord, le général ne l'a même pas reconnu, il ne l'avait jamais vu qu'en uniforme : c'était le colonel Adolf Reš. Il a senti ses jambes flancher : cette fois, leurs grades respectifs n'avaient plus aucune importance. Depuis vingt ans tout le monde connaissait la suite par cœur : quiconque était convoqué par Reš savait que la prison de Lepoglava ou le camp de rééducation à Goli Otok l'attendait.

C'est Reš en personne qui a annoncé un jour à Milovan Djilas qu'il n'était plus Milovan Djilas.

Il a dit : Assieds-toi, Mujo, qu'est-ce que tu veux manger ? Je n'ai pas faim, lui a répondu le général. Tu n'as pas faim maintenant, mais tu auras faim plus tard, autant manger tout de suite. Le général, comme il n'avait pas le choix, a commandé de l'agneau.

Tandis qu'ils attendaient leurs plats, Reš s'est mis à lui parler de ses vacances au bord de la mer qui s'annonçaient, il venait d'acheter une vieille maison à Pelješac et il était en train de la retaper, ça l'amusait, il l'aménageait pour y passer sa retraite. Le colonel dessinait cette maison sur une serviette et il le faisait très bien, tout ce qu'il dessinait semblait vivant, il aimait faire des dessins à tous ceux qu'il interrogeait ou destituait. On dit qu'il a dessiné à Ranković la vieille ville de Dubrovnik que saint Blaise tient dans la main, avec toutes ses maisons dedans, avant de lui annoncer que Tito allait le destituer dans la demi-heure et qu'il avait le choix entre se tirer une balle dans la tête et s'assurer ainsi l'image d'un héros serbe ou passer sa retraite à Dubrovnik et laisser l'armée et le parti s'employer à ce que personne ne pense plus jamais à lui en termes héroïques.

Tandis que Reš dessinait sa maison à Pelješac, la vigne et la pergola devant elle, sa femme Štefica, professeur d'histoire, assise sous la pergola en train de lire Tolstoï, ses petits-enfants qui jouent autour de la table et Sidonie, le chat persan, sur les genoux de Štefica, le général Karamujić croyait entendre sous la vigne de

Reš le bourdonnement des guêpes qui se délectaient de son raisin sucré.

Mais que font les guêpes sur le raisin, alors que l'automne est encore loin ? songeait avec étonnement Karamujić.

Reš l'avait ensorcelé et le tenait à présent en son pouvoir : il n'avait plus peur, il attendait humblement l'instant où l'autre allait lui briser le cou.

Puis de l'agneau est arrivé, ils ont bien mangé et bien bu, Reš a insisté pour qu'ils prennent tous les deux de la bière Lederer et, pour finir, il s'est longtemps curé les dents. Il avait de grandes dents impeccables, on disait qu'il n'était jamais allé chez le dentiste et que ses dents ne connaissaient pas l'usure, comme la pierre de Brač. Il les montrait avec fierté. C'est pourquoi, disait-on, il insistait pour manger avec tous ceux qu'il interrogeait, même quand il n'avait ni faim ni envie de penser à la nourriture.

Puis Reš a cassé son cure-dent, l'a laissé tomber dans un cendrier en laiton bleu et a fini par dire : Comme quoi, mon général, tu dis qu'il faudrait laisser en paix les Croates emprisonnés pour leur nationalisme ? Ce qui revient à dire, relâchez des oustachis. Tu as raison, cet État est suffisamment fort pour ne pas encombrer ses prisons avec de pareils individus, en plus, ça entraîne des frais. Mais dans ce cas-là, que deviendrait la justice dans ce pays, si les oustachis devaient jouir de la même liberté que n'importe quel enfant innocent ? Et je ne parle même pas de ceux qui, comme nous, ont versé leur sang pour créer cet État. De quel genre de liberté parle-t-on d'ailleurs et qu'est-ce qu'elle vaut, une liberté pareille ? Tu vois, mon général, c'est pour ça qu'on les met en prison et tu ferais mieux de ne pas y fourrer ton nez. À moins que tu ne veuilles les rejoindre. Toi et feu ton père, officier oustachi lui aussi. T'inquiète, Mujo, il est mort, ton père, c'est clair, mais nous, on met en prison même des gens comme ça, si c'est pour le bien de ce pays.

C'est au bout de deux longues heures que le général Karamujić est revenu à sa voiture, tout en sueur.

Il n'est pas rentré en DS mais à pied, lentement, longeant la route, le visage bleuâtre comme mort. Au début, il a préféré garder le silence puis, après un long moment et sans que je demande quoi que ce soit, il m'a raconté ce qui lui était arrivé.

Il m'a tout dit, même ce qu'ils avaient mangé et bu, mais j'ai aussi l'impression qu'il m'a caché quelque chose. Je ne sais pas ce que c'était, mais j'en suis persuadé. Je le sais parce que d'une certaine manière il a rapetissé après cet entretien avec le colonel Reš, dans le restaurant Sunce, à Brnaze, et il n'a plus jamais retrouvé sa stature d'avant.

Et tout ça à cause de Trogir et du garage devant lequel, le dimanche, il lavait sa Volga et racontait des blagues inventées pendant la semaine. Et il attirait pas mal de monde. Les Dalmates, toujours fidèles à eux-mêmes, s'empressaient de lui faire plaisir en lui racontant dans quelles divisions avaient bataillé leurs pères et leurs oncles. Mais lui n'y prêtait qu'une oreille distraite, car la guerre ne l'intéressait plus. Ce qu'il cherchait, c'était le moment propice pour placer ses blagues, et s'il ne trouvait pas d'autres moyens, il faisait taire les autres avec un cri, après quoi il reprenait ses blagues.

Celle-ci est sur un Bosniaque, un Américain et un Russe… Ou bien : La mère de Mujo est en train de lui préparer un kadaïf et voilà qu'une hirondelle se pose sur le rebord de la fenêtre et toque trois fois avec son bec sur la vitre avant de demander… Puis : Les camarades Tito et Kardelj se dirigent avec leurs épouses vers Makarska, où ils envisagent de passer leurs vacances. Kardelj conduit une Volga, comme celle-ci, exactement pareille, alors que le camarade Tito regarde la carte routière pour trouver Makarska. À un moment, il dit : Mince, mon vieux, tu m'as passé la carte de la Chine…

Les gens riaient et le général était content, il balayait du regard tous ces visages comme s'il voulait retenir leurs sourires pour les moments de solitude. Parfois on riait parce qu'on trouvait ses blagues drôles, parfois pour ne pas le décourager et quelquefois, à Dieu ne plaise, pour éviter des malentendus. Karamujić était un homme d'esprit, il avait cette légèreté sans laquelle il n'y a pas de bonne blague, une disposition généreuse et une âme noble, et aussi un œil pour la nature humaine. Il savait qu'avant tout les gens riaient quand on les plaçait devant un miroir.

Mais ses blagues sur Tito et Kardelj n'étaient pas drôles et on en riait de peur. Il croyait pourtant que c'était précisément la façon la plus efficace de combattre les ennemis du peuple et leurs sales

blagues sur l'État et la révolution, que les gens colportaient en riant aux éclats. Je me souviens : au cours de cet horrible hiver sombre 1980, quand on a amputé une jambe au camarade Tito à la clinique centrale de Ljubljana deux sœurs dont le nom de famille était Culjak ont eu un accident quelque part en Bosnie occidentale. Toute la presse en a parlé : comment on les a trouvées gelées, comment on a essayé de les sauver à l'hôpital de Mostar, comment on a dû leur couper les jambes gelées. C'est alors qu'une blague a commencé à circuler : Qu'est-ce qui a six bras et une jambe ? Réponse : Le camarade Tito et les sœurs Culjak.

Une fois, je le conduisais dans le camion d'intendance, en direction de Dubrovnik.

On devait s'arrêter à Trsteno, des soldats nous y attendaient pour charger dans le camion d'énormes tableaux du peintre Petar Lubarda. Je ne me rappelle plus comment ces tableaux s'étaient retrouvés à Trsteno ni pourquoi le général Karamujić devait aller les récupérer. Ça, je l'ai oublié. Mais je me souviens de son silence. Jusqu'à Baška Voda, il n'a pas soufflé mot. Souvent il lâchait comme un soupir, ce qui me faisait croire qu'il allait dire quelque chose.

C'est alors qu'il s'est mis à injurier. Le bon Dieu, qui pis est. Chaque fois qu'il proférait une injure, je me retenais pour ne pas lâcher le volant. Je le repoussais plutôt, je ne voulais rien entendre.

Jamais le général n'avait insulté le bon Dieu en ma présence.

Il savait qui j'étais et comment j'étais, c'est lui qui avait autorisé mes vendredis libres et qui me respectait tel que j'étais. Là, pourtant, il blasphémait de la pire des façons et n'avait pas l'intention de s'arrêter.

Lorsqu'on est arrivé au-dessus de Podgora, l'envie m'a saisi de nous précipiter dans le vide d'un coup de volant.

À ce moment-là, ma vie pesait moins que n'importe laquelle de ses insultes, mais moi, j'étais incapable de le faire. J'étais responsable d'un général de l'Armée populaire yougoslave. C'était mon devoir de le garder en vie, quel qu'en soit le prix.

Putain de ta mère, ferme-la, veux-tu !

Aujourd'hui encore, je ne sais pas si c'est moi qui ai dit ça ou si ces mots sont tombés d'en haut, on ne sait d'où, ou bien si tout ça est sorti du transistor du général.

Ah oui, Dželal, tu t'en es pris alors à ma mère, à celle que les tchetniks ont massacrée, mais je ne t'en ai pas voulu, m'a-t-il dit plus tard. Moi, je ne pouvais pas prétendre que c'était faux ni qu'il avait mal entendu. Nous en avons souvent parlé, chaque fois qu'on était en tête à tête.

Le général Musadik Karamujić maudissait le bon Dieu parce qu'il venait d'entendre la blague sur les six bras et une jambe. Il voulait me dire ce qu'il avait appris mais il ne savait pas comment le faire si ce n'était en blasphémant. Je lui ai pardonné.

Tout ça va finir dans un bain de sang, a-t-il dit ce jour-là. C'est au *Jahannam* qu'ils inventent des blagues pareilles, au *Jahannam* même, sous l'arbre Zaqqûm.

J'ai été étonné que lui, l'homme du parti, mécréant, connaisse Zaqqûm, cet arbre qui pousse au fond de l'enfer et dont les fruits sont des têtes de *Shaytan*. Je ne connaissais pas cet arbre à l'époque. Je croyais que le général l'avait inventé mais j'apprendrais un jour qu'il n'en était rien.

Il faudrait inventer des blagues tant qu'il est encore temps de blaguer, et qu'elles soient sur le camarade Tito et le parti, qu'elles fassent rire plus fort que celles du *Jahannam*. C'est, mon Dželal, la seule chose qui puisse nous sauver. Si nos blagues ne s'avèrent pas suffisamment drôles, il y aura un bain de sang pire qu'en 1941.

Je l'écoutais et en même temps je me disais : allez, mon général, mon cher compatriote, ce n'est pas ça qui te tracasse. C'est pas les blagues des ennemis qui te font peur, tu crains de te noyer dans ta propre tristesse, voilà pourquoi le dimanche à Trogir tu inventes des blagues pour les autres. Les blagues dont tu parles, les pas vraiment drôles, tu les racontes comme ça, en passant. Par devoir révolutionnaire. Moi, tu vois, je ne partage ma tristesse avec personne, je la garde pour moi. C'est plus honnête ainsi.

Mais je ne lui ai rien dit. Je ne l'aurais pas fait même s'il n'avait pas été général. Qui aurait le cœur de raconter aux autres des choses pareilles ?

Le pauvre, il n'a jamais inventé une blague sur Tito qui fasse vraiment rire…

Voilà, je me laisse occuper l'esprit par des pensées de ce genre et mon voyage passe en un rien de temps. Certains vendredis, quand

je pars de Split, les gens se baignent déjà à Bačvice. Je poursuis mon chemin, tout à mes affaires, et tout d'un coup, je me retrouve entouré de neige. J'ai alors l'impression que c'est un péché, un vrai péché d'avoir les yeux ouverts et de ne pas regarder tous ces merveilleux paysages. C'est pourquoi j'essaie, avant d'avoir Split définitivement derrière moi, de ressentir la mer dans mon dos, d'avoir conscience de la revoir si je tourne la tête et de me dire : tu vois, Dželal Pljevljak, au-delà de cette colline devant toi, après ce virage, exactement derrière ce rocher là-bas, la mer s'arrête et la neige commence.

C'est bien de connaître l'endroit où s'arrête la mer et où commence la neige.

Si on se laisse entraîner par certaines pensées, on peut facilement l'oublier et ça, ça peut vouloir dire des ennuis sur la route, à Dieu ne plaise.

L'été où les Jeux méditerranéens ont eu lieu à Split, j'ai dû conduire un camion. Mato Sakić souffrait de nouveau de sa colique et le général est venu me dire : Dželal, c'est toi qui vas conduire le camion à Ulcinj. Je n'ai jamais apprécié qu'il vienne juste pour me dire : Conduis. Certes, on travaille pour l'armée, garde-à-vous ! mais une berline et un camion, ce sont deux mondes radicalement différents. Je conduis une Mercedes 200, une Fiat 1300 ou une DS pendant des mois, je m'habitue à elles comme à moi-même, et le général qui me sort : Tu vas conduire le TAM, direction Ulcinj. Conduire un camion, n'importe lequel et surtout ceux fabriqués chez nous, c'est comme si tout d'un coup on devenait Gulliver qui se promène au milieu des gens minuscules et de leurs petites voitures.

J'ai mis deux heures à sortir de la ville, il y avait des embouteillages partout. Les gendarmes régulaient le trafic, certaines rues étaient fermées, les sportifs d'Égypte débarquaient ou étaient-ce les joueurs de water-polo et les nageurs d'Italie ? Les gens, crispés, klaxonnaient sans fin pour se sentir mieux mais moi, je n'y arrivais pas, je conduisais un véhicule militaire quand même, ça ne se fait pas, c'est honteux et interdit par le code de service.

Quand j'ai finalement pris l'autoroute, je me suis dit que ça irait mieux à partir de là et, déjà détendu, j'ai mis la radio et je me suis laissé aller à mes pensées.

Ulcinj était loin, j'avais suffisamment de temps pour réfléchir à ma vie. Je me faufilais à travers Omiš, le chemin se rétrécit à cet endroit-là au point qu'appeler cette tranche-là "autoroute" me semble une exagération. Les maisons dalmates en pierre se penchent quasiment par-dessus la chaussée, des jeunes filles en shorts s'y promènent en mangeant leurs glaces, des touristes traversent à pas pressés, des matelas pneumatiques sous le bras ; la ville d'Omiš suivait son train-train et semblait décidée à le faire jusqu'à la fin des temps.

Mais je ne me laisse pas distraire, je réfléchis à mes affaires et je trace ma route. Je me dis que l'expérience est mon atout, je fais ce métier depuis des années, je n'ai jamais eu d'accident, je n'ai même pas cabossé un seul véhicule. Quelques mois auparavant, le magazine *Le Front* m'a élu meilleur chauffeur de l'armée.

À un moment donné, j'aperçois une Sunbeam bleue, arrêtée quasiment au milieu de l'autoroute.

Je mets le clignotant gauche pour la contourner, curieusement, aucune voiture ne vient dans l'autre sens, personne ne traverse en courant, tout est donc dégagé, sauf dans ma tête car au moment où je commence à la dépasser, je l'accroche.

Je lui égratigne tout le flanc, je lui arrache des jantes et le rétroviseur, je lui casse le clignotant et je lui entame le pare-brise avant.

C'est à cet instant que je comprends ce que veut dire tuer quelqu'un accidentellement et avoir après pour toute réponse un haussement d'épaules…

Un homme assez jeune, chauve et moustachu, accourt du restaurant voir ce qui se passe. Il porte les mains sur la tête, il a une serviette autour du cou. Il s'est arrêté pour manger des moules en laissant sa voiture pratiquement sur l'autoroute. Aïe, aïe, aïe, pauvre de moi, ça fait même pas dix jours que je l'ai ramenée de Belgrade, dit-il en sautillant autour de la Sunbeam, il la tâte comme si c'était un être vivant, il ramasse le pare-brise et le prend contre lui, on dirait qu'à tout moment il va se mettre à pleurer.

Aïe, aïe, en plus, c'est un camion militaire !

Aïe, aïe, j'ai trimé cinq ans en Autriche pour acheter cette Sunbeam !

Moi, je ne dis rien, je regarde mes pieds, que puis-je faire d'autre ? Je suis gêné, j'ai cassé sa nouvelle voiture à l'homme devant

moi, mais c'est ce qu'il dit qui me gêne le plus. J'aimerais lui répondre : Écoute, je ne sais pas de quelle confession tu es ni si tu crois en quelque chose, mais est-il possible que tu n'aies jamais rien perdu d'aussi précieux que cette voiture ? Si c'est le cas, alors tu es un homme chanceux et tu devrais maintenant sauter de joie, m'embrasser et me féliciter, au lieu de gémir comme une fillette. C'est ce que j'aimerais lui dire mais je ne peux pas, je garde le silence et j'attends qu'il arrête son cirque et qu'il m'indique un téléphone, pour que j'appelle la police et qu'on dresse un constat. Ou que quelqu'un passe et que je lui demande de téléphoner pour nous. Mais, comme toujours, personne ne se pointe et l'homme n'arrête pas ses jérémiades.

Je l'observe, il a oublié d'enlever la serviette autour de son cou, il a tâché le tissu blanc en s'essuyant avec, sur sa moustache gauche pend un bout de persil à côté de quelque chose de jaune, apparemment un morceau de moule. Quand je vois ça, je me mets à vomir tout mon soûl.

Je me tiens au bord de l'autoroute, d'une main j'entoure un chêne et je vomis. Quelques mètres plus loin, une jeune femme à la poitrine brûlée de soleil saisit son enfant et leur serviette de plage et s'éloigne précipitamment en me lançant une injure dans une langue incompréhensible.

Ce ne serait pas une commotion cérébrale ? s'inquiète brièvement le moustachu.

Il m'observe puis il dit soudain : T'aurais pas bu, mon vieux, hein ?

Il me regarde droit dans les yeux et je note un brin de menace dans sa voix. Je me rends compte que ce n'est pas un homme menu. Il arrête de se plaindre et l'envie de vengeance commence à naître en lui. Il veut venger sa Sunbeam, quelles qu'en soient les conséquences.

Désolé, je lui dis, je ne bois pas, ma religion me l'interdit. Mais, tu vois, je commence à le regretter maintenant, parce que j'ai l'impression qu'avec un coup dans le nez, je t'aurais envoyé chier depuis longtemps.

On va jamais me dédommager, dit-il comme s'il n'avait pas entendu mon insulte.

Pourquoi crois-tu qu'on ne va pas te dédommager ?